Le Couvert du Chalottet

On passait maintenant, été, hiver, en toutes saisons, car il n'en est aucune où l'on ne monte pas, devant ce qui était devenu le nouveau couvert du Chalottet.

On avait l'an passé, nous sommes en 2016, démoli l'ancien. Pour deux raisons. La première c'est que la vaillante petite construction, que l'on avait pu mettre en place en 1923 – voir ci-dessous – offrait de sérieux problèmes de solidité, avec la partie à vent, celle qui avait le plus souffert, pas loin de se démembrer. Et si l'on n'avait pas mis à l'intérieur des poutres de renforcement, voire même des étais, l'ensemble serait venu en bas. La seconde des raisons de sa destruction, était que désormais, avec une entreprise en pleine expansion, il était devenu nécessaire d'avoir plus de place pour remiser les véhicules et machines diverses. Alors pas d'autre solution que de construire du neuf.

Ainsi on l'avait démoli, ce fameux couvert, que l'on avait pu voir dès les premières années de notre existence à il n'y a donc pas longtemps encore. Chose appréciable, on avait pu être présent dans la région, et notamment dans les hauts de ce village, lors des travaux, autant ceux de démolition du vieux couvert que de construction de la nouvelle bâtisse. On devait prendre des photos pour témoigner des deux états. Et pour ce qui est du premier, par la lecture des inscriptions qui figuraient sur les poutres ou les planches, on avait tenté de découvrir un peu de l'histoire de ce bâtiment, si faire se peut, car bien entendu nulle photo de ses débuts. Il avait certes été modeste, mais néanmoins il avait pu rendre service pendant pas loin d'un siècle, surtout en ces temps où les machines, étaient moins volumineuses.

Ce couvert, il faut le dire, non seulement avait servi à l'entreposage d'un matériel agricole ou alpestre, mais il était utile, avec son toit de tôle, à remplir la citerne que l'on avait construite juste au-dessous, de laquelle on prélevait l'eau avec une pompe à bras pour remplir le bassin que l'on trouve contre sa façade sud-est.

Ainsi donc, ici comme ailleurs, tout se tient, et quand l'on peut faire d'une pierre deux coups, cela vous encourage à vous secouer un peu !

Mais bien d'autres souvenirs encore nous rattachent à feu cette bâtisse, car toujours ou presque quand nous montions aux alpages, et c'était autrefois à pied depuis le village, nous ne manquions pas de nous arrêter au couvert et même d'y pénétrer. On ne croyait pas à mal puisqu'il était celui de la famille. On tirait la targette de bois et nous voilà dans cet intérieur où dans la pénombre qui n'est que relative, à cause de l'espacement des planches, l'on pouvait déceler les machines, et surtout la pompe à bras placée dans le dégagement fait dans la porte de fer de la citerne. Quand le bassin était vide de moitié, par exemple, on pompait. Pour se faire, après qu'on ait mis de l'eau dans le conduit prise dans la citerne elle-même avec une boîte quelconque. Il fallait alors s'activer sur ce grand bras métallique qui permettait de voir, après quelques coups robustes, l'eau se déverser dans un conduit qui l'amenait dans le bassin. Si l'on était deux,

l'un étant à la pompe, l'autre pouvait mettre la main ou le bras dans cette coulisse où l'eau fraîche de la citerne vous donnait une impression délicieuse, bien entendu surtout en été, quand on s'était chauffé les rotules tout en montant les communs[1].

C'est qu'alors on vivait de ces petits riens qui vous laissent néanmoins dans la mémoire des images fortes. Comme pouvait l'être ce sol de terre battue, réduit par place en poussière, et où apparaissait en d'autres de gros cailloux dont la surface avait été polie par le passage de tous les gens qui s'étaient essayé, par plaisir ou par nécessité, à remplir le bassin.

[1] Communs du Haut-des-Prés il va sans dire.

Tel il était, avec sa belle porte et son intérieur tout ordinaire.

L'inscription la plus caractéristique et la plus emblématique : *La Compagnia del fil de fer. Il Capo Signor Camille*. Alors Signor Camille était le propriétaire du domaine de Haut-des-Prés.

Les travaux de démolition au printemps 2015 vont bon train. Le patron du Chalottet et son civiliste qui sera vraiment l'homme de la situation, trafiquant sur le toit comme sur une place publique.

En deux ou trois jours tout est accompli. On récupérera tout ce qui pourra encore servir. On gardera par ailleurs précieusement la porte d'entrée qui sera apposée plus tard sur la façade-bassin de la nouvelle construction.

Préparation et coulage de la dalle.

Mise en place de la charpente pour retrouver bientôt le nouveau couvert du Chalottet achevé.

Ils construisent un couvert

Les frères Rochat, ils sont trois, Jules, dit Tsun[2], Arthur et Emile dit Milet. Les sœurs, quant à elles, elles sont deux. Il y a Louise, qui a marié un Eugène Meylan du Séchey, garde-forestier, et Aline, qui s'en alla moins loin, au village seulement, où elle devint l'épouse de Robert, un de la famille des Pantalons. Et ainsi disait-on la tante Aline et l'oncl' Robert. Comme aussi l'oncl'Arthur et l'oncl' Milet.

Les trois frères, ils possédaient en plus de leur domaine, tout au moins pour Jules et Milet, Arthur s'étant contenté de rester simple bûcheron, les deux alpages de la Muratte et du Chalottet. Cela faisait une immense surface. Le Chalottet était le rechange de la Muratte. Ainsi montait-on déjà à la Muratte, l'alpage le plus éloigné, pour ensuite gagner le Chalottet, après deux semaines où les vaches avaient mangé toute l'herbe de l'alpage principal. Et de cette manière, avec ce changement toutes les quinze jours environ, on remuait au moins huit fois par saison, car si l'on va quatre fois dans un sens, on va aussi quatre fois dans l'autre !

On restait associé. On fabriquait le fromage tour à tour dans les deux chalets, tandis que la cave restait à la Muratte. Où donc l'on amenait chaque jour la pièce de l'avant-veille.

Des surfaces immenses, et pas toujours bien pourvues en eau, car nous sommes ici dans le Jura calcaire, et quelque soit le volume des pluies, toutes cette bonne eau, elle disparaît dans le sol pour s'en aller rejoindre un vaste réseau de canaux souterrains qui vous conduisent Dieu sait où. Et cette eau s'écoule de cette manière depuis des millénaires. Et rien en surface, ou plutôt si des petites sources, mais celles-ci vraiment insignifiantes et incapables de donner de l'eau en suffisance. Un puits sur la Muratte, celui de la Pisserette. Pour le reste, des citernes à proximité des deux chalets, alimentées par les eaux des deux toits. Une citerne derrière le chalet pour la Muratte, deux pour le Chalottet, une à chaque bout. On prenait l'eau autrefois avec le système des bidons et des balanciers. Cela se voit encore sur les anciennes photos. Puis l'on mit dans les ouvertures de ces citernes ces pompes à bras si peu sympathiques de forme, de la ferraille, quoi, avec un grand levier pour pomper, un travail éreintant quand l'été il faut remplir les bassins plusieurs fois par jour à cause que le bétail, avec l'herbe qui devient plus sèche, il lui faut du liquide, jusqu'à 50 litres par jour, plus d'une boille.

Le Chalottet, le bâtiment, on veut dire, c'est au milieu de l'alpage, à peu près. De bons herbages se trouvent dans le bas de la montagne, mais voilà, sans qu'il n'y ait d'eau à proximité afin permettre au bétail de s'abreuver. Il devait remonter au chalet. C'était des déplacements inutiles. Tous ces pas, cette

[2] Jules dit Tsun, 1882-1964, épouse Ellen-Virginie Rochat ; Louise, 1881, épouse Eugène Meylan du Séchey ; Arthur, 1889-1959, épouse Charlotte Rochat des Places sur le Pont ; Aline, épouse Robert Rochat-Pantalon ; Emile, dit Milet, 1902-1980, épouse Aline Meylan du Séchey.

fatigue, même la nuit, contribuait à diminuer la quantité de lait produite. Et par conséquent celle des fromages que l'on fabrique. Il fallait remédier à ce défaut.

Aussi est-ce pour ces raisons que l'on construisit une citerne dans le bas du Chalottet, à proximité même des masures, celles-ci révélant des anciens propriétaires, de vieilles limites toujours reconnaissables sur le terrain, pour ce début du XVIIIème siècle, état oublié depuis plus de deux siècles.

On pensait au présent, d'ailleurs, dans la famille, et le passé, c'était rien que des histoires sans importance.

On allait donc construire un couvert. Nous étions en 1923. La citerne, on l'imagine, car on n'a de preuve de rien, fut creusée, à la dynamite plutôt qu'à la baramine, dans la roche sous-jacente à une couche de terre d'à peine vingt centimètres, et cimentée par l'entreprise Fantoli, la seule qui régnait alors à ce bout de la Vallée et à laquelle on confiait la plupart des travaux, maisons ou chalets. Une citerne de presque quarante mille litres, avec une voûte en

Au bout du chemin, le couvert…

couverture parfaitement construite. Mais une citerne ne se remplit pas par un simple claquement des doigts. Il lui fallait un toit sur lequel l'eau de toutes les saisons puisse ruisseler, couler sur les tôles ondulées, emplir les chenaux et enfin, par deux tuyaux, un de chaque côté, l'alimenter. Et dans laquelle l'on vit

toujours pour y pomper l'eau nécessaire à remplir le bassin que l'on mit contre la façade du levant, une pompe à bras, l'un de ces engins que l'on dénonce justement plus haut, pas beau certes, mais efficace, terriblement. Juste que ça demande de l'huile de coude et qu'il ne faut pas compter ses coups pour remplir un bassin. Ou plutôt que si, peut-être près de deux cents, et en comptant, ça aide. On se dit même que cela pourrait être un exercice salutaire pour la santé.

La construction d'un couvert… Arthur, lui, en plus d'être bûcheron, c'était un fin menuisier. Avec le bois, il fabriquait de tout. Des bancs, la plupart demeurent encore aujourd'hui au chalet de la Muratte, sur certains desquels Jules a apposé sa marque à feu, des armoires, des chaises, des tabourets. Il fabriquait même de petits outils qu'il montrait à ses neveux pour les épater. Mais auparavant, Arthur, l'onc'Arthur, une force de la nature, il leur avait pincé la joue ou tordu l'oreille en leur disant :

- Garnement !

Ou des trucs du genre. Et ses neveux, ou mêmes bientôt ses petits neveux, il les aimait bien. Simplement que lui, comme geste d'amitié, il lui fallait quelque chose de fort, aussi leur tordait-il l'oreille ou leur pinçait-il la joue. Sa façon d'exprimer son affection, lui qui n'eut pas d'enfants en propre, simplement qu'il adopta sa nièce Suzanne, fille d'une sœur de sa femme Charlotte. Bien entendu la tante Charlotte, que l'on disait. De petite santé, précisait-on, et qui pourtant arriva à plus de nonante. Ainsi vont les choses de la vie, lui costaud comme un cric, cric lui-même, décédé assez tôt, et elle, crevotante toute sa vie et malgré tout devant prolonger le bail d'un sacré bout.

Les trois frères unis, ou plutôt non, deux seulement, Arthur et Jules, Milet étant peut-être à ces moments-là au service militaire, pour construire le couvert du Chalottet. Quand ils eurent mis les poutres, soigneusement enchevêtrée et chevillées, ils gravèrent leurs initiales sur l'une d'elle : AP, AR, JR avec la date : 1923-1924. Et ainsi, plus tard, l'on saurait. Et l'on ne saurait étrangement que quand il fallut détruire ce couvert pour en reconstruire un plus grand, pour plus d'espace pour les machines, pour plus de surface du toit, et ainsi plus d'eau dans la citerne. Inutile de dire que la pompe à bras aurait désormais disparu remplacée par une pompe à moteur qui vous remplit le bassin en cinq fois moins de temps. Les temps changent, on s'adapte et l'on oublie ce que les vieux ont vécu, et l'on perd même la trace de ceux qui ont construit les chalets et les couverts, ceux-ci étant partout sur nos montagnes.

C'était une construction relativement moderne que ce couvert du Chalottet. En ce sens que les planches du toit ne furent pas recouvertes de tavillons ou d'encelles comme il était encore question quelques années plus tôt, mais directement de tôles ondulées. Cela permet de remplir les citernes avec moins de déchets de bois. Les tôles certes rouillent, mais c'est sans grande importance. On peut ainsi estimer que du fer ne gênera en rien le bétail ! Une façon de voir et de comprendre les choses.

Les trois frères, rajoutons-y quand même Milet qui fut de retour à temps pour les finitions, pour une œuvre commune. On aurait de l'eau, le bétail ne remonterait plus au chalet pendant la nuit, donc il ferait moins de distance. C'était tout bénéfice. Et en plus, sous le couvert, on pourrait y mettre du chenit !

Et ces initiales, on les retrouve donc au moment où l'on démonte. Ce qui nous fait un peu mal au cœur. Mais vous verrez, on réutilisera certains éléments, on fera une œuvre de sorte, et puis à cette nouvelle bâtisse, qui s'appellera naturellement toujours le « Couvert du Chalottet », on s'y habituera, comme d'autres avaient du s'habituer à cette nouvelle construction quand elle fut achevée, que l'on découvrait un peu après le haut des Communs, quand vous êtes descendu la petite cuvette qu'il y a là-haut, et que vous êtes remonté de l'autre côté pour enfin trouver le mur où il y a le clédar et pénétrer sur ce double alpage, la Muratte-dessous, ci présente, et la Muratte-dessus, là-bas, plus loin en direction de la frontière.

* * *

Je me souviens, c'était alors que les trois frères étaient depuis longtemps décédés, y avoir rencontré un jour Sami, le fils de Milet, sur le devant de ce même couvert. On aimait à parler de ces choses-là. On se disait que quand même, il faudrait bien réparer ce chemin qui était dans un triste état.

- Vois-tu m'avait-il dit, ça ne va quand même pas nous coûter une fortune. Et puis ça urge. On ne peut bientôt plus passer.

Il n'était pas nécessaire de faire de grands discours. De larges plaques de goudron qui ne tenaient plus sur la base sous-jacente faite de gravier, s'en allaient. Les bords s'effritaient, bref, des dégâts, ou plutôt une usure à réparer d'urgence.

Puis on avait parlé de forêts. Et de chalets. De tout ce qui concerne ces hauts, en fait. Par contre je n'avais pas trop osé lui demandé à quoi il en était question de santé. Et pourtant on voyait qu'il diminuait de semaine en semaine. Il se creusait, le pauvre. Il s'effritait un peu comme le chemin. Dans le fond, n'a-t-on pas la même destinée que les choses, à s'user avec le temps qui passe, nous autres les humains ? Je savais surtout qu'il était déjà allé à l'hôpital, pire, qu'il y retournerait. Et si c'était pour mourir, dans l'état où il se trouvait ?

Mais on ne disait rien, ni l'un ni l'autre. On faisait semblant, qu'il était encore possible, lui et nous autres ses partenaires quant à l'entretien du chemin, de faire de vastes programmes.

Puis on s'était quitté, lui pour remonter au Chalottet, et moi pour redescendre au village.

Je ne devais plus le revoir. C'avait été là notre dernière rencontre. Il m'avait quand même dit pour finir son fameux :

- Que veux-tu !

Et le chien étant remonté dans la voiture dont il tenait la porte ouverte, il l'avait rejoint pour s'en aller contre le haut. Lui en haut, et moi en bas. Nos deux routes ici s'étaient séparées à jamais.

Le 18 mars 2016.